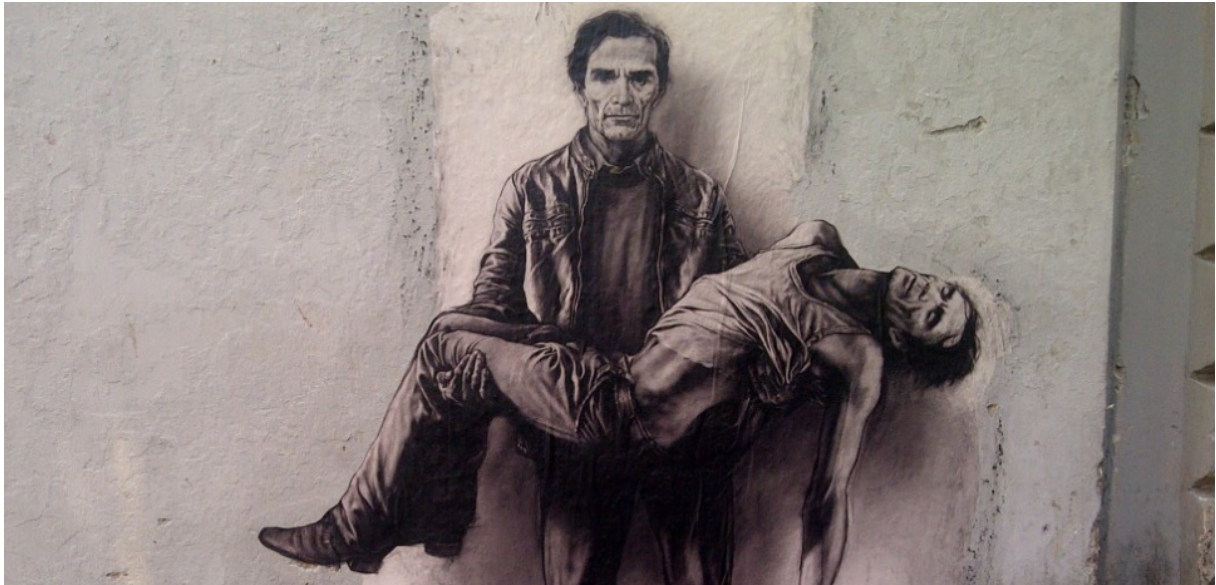


Du nouveau sur le "massacre" de Pier Paolo Pasolini

40 ans après l'assassinat du poète italien, Simona Zecchi contredit la version officielle avec une enquête assortie de photos inédites.



Pasolini portant son propre cadavre : dessin grandeur nature figurant dans une rue du Trastevere, à Rome. (©Marcelle Padovani)

Que les médias italiens soient à l'affût pour commémorer le quarantième anniversaire de l'assassinat d'un grand intellectuel qui a marqué le siècle passé est bien compréhensible. Mais que, sur les innombrables essais consacrés à Pier Paolo Pasolini, reconstructions filmées, émissions télé ou radio au programme, peu aient une consistance réellement novatrice étonne les observateurs.

Un livre pourtant se détache du peloton par son sérieux, sa capacité d'analyse des différents indices, et ses photos exclusives : «Pasolini, massacre d'un poète». Il est signé par une jeune journaliste qui était à peine née lorsque l'homicide eut lieu, Simona Zecchi. On y trouve le récit de ce qu'elle appelle «*un massacre tribal*», totalement inimaginable dans une société occidentale avancée.

Aucun rapport sexuel avec Pino Pelosi

Nous étions en 1975 à Rome, la capitale d'un pays en plein boom, mais encore pas mal conventionnel et prude au plan des mœurs puisque le droit au divorce y avait été instauré depuis seulement 5 ans; et bien sûr Pasolini, dit PPP, tranchait dans ce contexte bienséant avec son identité de communiste-catholique-homosexuel.

Trois caractéristiques qui ont d'ailleurs pesé sur la recherche du, ou des, vrais coupables. Et qui ont poussé les magistrats, les policiers et les médias tout droit sur l'hypothèse la plus sulfureuse et la plus facile: une prestation sexuelle rémunérée que PPP se serait vu refuser par son jeune partenaire mercenaire, le fameux Pino Pelosi, déclenchant en lui une authentique folie homicide.

Or Simona Zecchi nous le confirme avec l'analyse serrée des différents jugements et des volumineuses enquêtes qui les ont nourris, plus quelques interviews inédites: il n'y eut cette nuit-là aucun rapport sexuel entre le poète-cinéaste et le prolo romain. Aucune trace d'ADN pasolinien sur les vêtements de Pelosi, la chose est maintenant sûre après la réouverture de l'enquête en 2010. Tenir l'assassinat de Pasolini dans le cadre d'une affaire de mœurs – et donc dans le cadre du droit commun – est donc une contre-vérité. Mais elle a la vie dure. Même aujourd'hui.

Un faisceau d'indices

Mais procédons par ordre avant de nous convaincre nous aussi que les participants au massacre furent nombreux (13 probablement) et que Pasolini, très athlétique, fit payer cher sa peau. Il y a d'abord les indices qui remontent à quelques semaines avant l'assassinat:

- Le fait que le poète avait dû changer son numéro de téléphone (*«Il m'arrive des coups de fil de menaces, mais je suis prêt s'ils veulent me frapper»*, confia-t-il à l'actrice Ines Pellegrini).
- Le fait qu'un attentat avait eu lieu, sensiblement à la même période à la centrale téléphonique proche de son domicile, le privant de toute communication pendant un mois.
- Le fait que son film *«Salò e le 120 giornate di Sodoma»* énerva passablement les fascistes romains (*«Je m'étonne qu'ils n'aient pas encore tenté des représailles»*, confia PPP au journaliste Alonzo).

- Le fait qu'un groupe de fachos avait tenté de jeter PPP du pont Garibaldi à Rome (*«Mais une voiture s'arrêta et le conducteur vint à son aide»*), raconte l'avocat Nino Marazzita). Cet épisode est à mettre en relation avec le fait que quatre années auparavant une bande de jeunes du MSI (Movimento sociale italiano) lui avaient lancé au visage des fenouils (*«Finocchi»* en italien, un terme populo qui sert à dénigrer les homos) en hurlant *«Frocio comunista»* (pédé communiste).
- Le fait, infiniment plus proche du massacre, que révèle le poète Dario Bellezza (*«Pasolini me dit peu avant de mourir, qu'il avait reçu des documents compromettants sur un notable démocrétien...Il ne voulait pas les utiliser, mais il savait que ce démocrétien était ami des néofascistes et de la police et qu'il contrôlait les services secrets.. Il sentait qu'il pouvait être éliminé à tout moment.»*).
- Le fait que le 1er novembre 1975 entre 16 et 18 heures, PPP avait reçu le journaliste de «la Stampa Furio Colombo» pour une interview qui parut le lendemain de sa mort (*«Tu ne sais jamais qui exactement essayera de te tuer. Tu peux mettre comme titre à ton papier: “Pourquoi nous sommes tous en danger”*», dit PPP à Colombo). Lequel chercha à enquêter dans les jours qui suivirent en interrogeant un témoin de l'homicide (*«Ecrivez que tout ça est dégoûtant, ils étaient plusieurs, ils l'ont massacré ce pauvre homme. Il a crié «Maman, Maman» pendant une bonne demie heure.»*). Mais le témoin n'a pas confirmé au procès. Et depuis il est mort.

"Homicide politique"

Malgré tous ces indices convergents, les enquêteurs préféreront privilégier l'accusé numéro un, Pino Pelosi, le petit *«ragazzo di borgata»* de la gare Termini, embarqué par Pasolini et qui avait été arrêté peu après l'homicide, avalisant l'hypothèse d'une dérive violente de la sexualité pasolinienne. Même si on pourra vérifier peu après, nous raconte Simona Zecchi, que sur les chaussures à talons de Pelosi, on trouve une seule tache d'hémoglobine, alors que le corps du poète, lui, est enfoncé dans une mare de sang.

« Et le pire c'est que pendant de nombreuses années, des intellectuels et des journalistes ont dépensé des tonnes d'encre pour soutenir cette version des faits», ajoute effarée Simona Zecchi. D'autant que d'autres indices nient la version minimaliste et «rassurante» d'une simple affaire de mœurs.

D'abord il y avait non pas une, mais deux bagnoles et une moto sur la plage d'Ostie où PPP fut assassiné. Puis, si l'on examine les photos des traces laissées par les chaussures sur le sable, on

ne peut que constater qu'elles ne sont ni celles de Pelosi ni celles de Pasolini, qui avaient toutes les deux des semelles lisses (*voir photos ci-dessous*).

Il y a aussi des témoignages. Celui du journaliste de la Rai Chesi par exemple, qui confie le 2 novembre à un confrère:

Oui c'est un homicide politique, mais dans la phase actuelle nous ne pouvons pas le dire.»

Enfin arrive la révélation d'une correspondance ignorée entre le poète et un éditeur d'extrême droite, Giovanni Ventura, impliqué dans l'attentat de la Piazza Fontana en 1969. Etaient survenus auparavant le vol d'une cassette de «Salò», les chantages pour la rendre à son auteur, et le vol de 78 pages du livre «Pétrole» signé Pasolini. Même si ce sont en partie de fausses pistes, elles aident à comprendre un climat et un contexte. Inquiétants.

Le dos brûlé de Pasolini

Arrivent surtout les photos de cette nuit terrible sur une plage d'Ostie. Celle du dos de PPP, parsemé de traces de brûlures et de coups de chaînes métalliques, est la plus parlante: on y voit des cicatrices qui n'ont rien à voir avec l'écrasement d'un corps sous les roues d'une voiture. Cette photo vaut plus qu'une vérité judiciaire (*voir diaporama ci-dessous*).

Au terme des 300 pages de ce «Massacre d'un poète», livre méthodique et informé, il apparaît clairement que l'on a assisté dans la nuit du 1er au 2 novembre 1975 à une expédition punitive, à un lynchage organisé sous la houlette des fachos romains et siciliens qui haïssaient le poète, avec le concours de petits droit commun. Conclusion de Simona Zecchi:

Différents niveaux de criminalité s'étaient donné rendez-vous ce soir-là pour détruire l'homme et l'intellectuel Pasolini, ses idées et son œuvre.»

En réfléchissant au contexte et aux penchants ô combien bien-pensants de la société de l'époque, on pourra se sentir autorisé à penser aujourd'hui que pour ce monde-là, ce crime horrible fut vécu comme une libération.

Marcelle Padovani

Pasolini, massacro di un poeta, par Simona Zecchi,

Ponte Alle Grazie 2015, 306 pages